Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 8

Artikel: Impressions du front austro-hongrois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Impressions du front austro-hongrois.

L'armée austro-hongroise avec ses douze nationalités, ses langues et ses usages divers est, pour un Suisse, spécialement intéressante à étudier.

En effet, cette armée si bigarrée, si peu homogène en apparence, étonne tous ceux qui l'ont vue de près pendant cette guerre, par son unité morale et sa solidité. On avait si souvent prédit la désagrégation de l'Autriche-Hongrie, à la première menace d'un danger extérieur, que le spectacle donné par son armée est une cause incessante de déceptions pour ses ennemis.

La guerre actuelle n'est pas une guerre de races ; l'Autriche nous le prouve chaque jour. Les régiments serbo-croates, Dalmates, Istriens et Trentins de la Double-Monarchie se battent contre leurs frères Serbes, Slaves et Italiens. Cette constatation ne peut nous laisser indifférents. Si nous devons entrer en ligne, et dans n'importe quelle éventualité, il se trouvera nécessairement des Suisses en face d'adversaires de même race qu'eux.

Il règne entre les contingents des douze nationalités un esprit de tolérance bienveillante et de compréhension mutuelle qui facilite beaucoup des rapports rendus compliqués par des différences extrêmes de langue et de tempérament. Ce qui frappe, c'est la promptitude avec laquelle ces hommes arrivent à se comprendre. Mettez ensemble des Allemands de la Basse-Autriche, des Hongrois, des Slovènes, des Tchèques, des Roumains de Transylvanie, des Croates et des Italiens du Trentin, sous l'uniforme, ils tomberont immédiatement d'accord et agiront comme s'ils s'étaient concertés d'avance. Tous les soldats savent quelques mots d'allemand qui est la langue officielle de l'armée, sauf pour la landwehr hongroise (honved). Pour le reste, ils s'en tirent avec quelques expressions de caserne empruntées à douze langues.

Le caractère le plus saillant de cette armée c'est la *souplesse* : souplesse physique et intellectuelle. L'homme isolé comme la

subdivision, donnent une impression de grande mobilité. Dans le terrain, l'infanterie avance rapidement en se jouant des obstacles, les cavaliers ont une position élégante, solide et hardie à la fois. Une pointe de fantaisie ne dépare pas la tenue du soldat quand il n'en abuse pas. Le chic de l'Autrichien n'est pas débraillé, il est correct toujours. Le pli très personnel de sa casquette, les fleurs qu'il y pique en guise de panache, la façon dont sa courte pelisse est jetée sur ses épaules sont l'affirmation de son individualité. La discipline n'a pas nivelé les intelligences et atrophié les volontés ; elle assouplit sans briser, elle laisse à chaque individu comme à chaque nationalité son caractère propre, sa mentalité, ses coutumes afin d'obtenir en retour une somme d'efforts et de dévouement d'autant plus grande qu'il s'y mêle de la reconnaissance. Les qualités spéciales, les meilleures de chaque race concourent au but commun. Une saine émulation pousse les corps à se surpasser sur le champ de bataille ; le particularisme provincial est un levier dont il faut savoir se servir ; en Suisse il ferait des merveilles à l'occasion, car les cantons ont chacun leur histoire et leurs traditions.

Dans le rang, cette souplesse se manifeste par des mouvements d'ensemble aussi exacts que ceux des Allemands, mais qui rappellent davantage ceux d'une classe de gymnastes entraînés. L'immobilité au port d'armes est absolue, sans donner une impression de raideur. Le pas de parade allemand n'a pas d'équivalent dans l'armée autrichienne, il n'est pratiqué d'aucune façon.

En vivant pendant plusieurs mois de la vie de cette armée, celui qui écrit ces lignes a pu constater la souplesse d'esprit, l'absence de parti pris, la largeur de vues de l'officier austro-hongrois. Avec lui toute discussion est possible et tous les rapports sont empreints de la plus grande courtoisie. Il possède une facilité d'adaptation étonnante qui provient de la diversité des langues qu'il est obligé d'apprendre et des pays où il a été appelé à séjourner au hasard des garnisons de paix. Officier de réserve, sa profession civile l'a mis en contact avec les contrées les plus lointaines de la monarchie, de cette Europe en raccourci, où se coudoient toutes les races belligérantes. Il y a

en lui la persévérance du germain, le charme du slave, la fierté hongroise et l'insouciante gaîté latine.

Le soldat subit les mêmes influences que l'officier ; sa mentalité est un curieux mélange de traits de caractère et d'habitudes qui, ailleurs, pourraient paraître inconciliables. Il a l'intelligence ouverte, l'enthousiasme facile, tempéré par un peu de fatalisme oriental, il est tenace et peu accessible au découragement. Un sentiment très vif de ses droits ne lui fait pas oublier ses responsabilités. Ses chefs connaissent sa fierté un peu ombrageuse et savent l'utiliser pour le bien du service. Regardez-le marcher : son pas est lent, sans être lourd, ses mouvements sont aisés, ni rigidité, ni nervosité; souplesse encore et toujours.

Le nord, le midi et l'orient se rencontrent dans les rangs de l'armée austro-hongroise. Ils s'y fusionnent assez complètement pour produire un type de soldat remarquable.

Front austro-russe.

Les fronts autrichiens sont très différents du front franco-allemand d'occident. La guerre y prend un tout autre aspect.

En Galicie et en Pologne russe, les armées se déplacent assez souvent et les fronts ne sont fixés, ou à peu près, que pendant les mois d'hiver. La distance qui sépare les tranchées ennemies est, en général, beaucoup plus grande que dans le nord de la France. Elle est souvent de plusieurs kilomètres, avec avant-postes poussés à plus d'un kilomètre en avant, de part et d'autre.

En Serbie : guerre de mouvement, en rase campagne.

Sur l'Isonzo et dans les Alpes : guerre de montagne.

Les débuts de la campagne de Galicie, en 1914, ont eu le caractère de la guerre de mouvement, puis, les fronts se sont immobilisés dans les Carpathes, jusqu'à la reprise d'offensive austro-allemande du printemps 1915 qui aboutit à l'expulsion des Russes de la Galicie. Depuis lors la guerre de tranchées a repris en Bukovine, sur le Sereth et le Styr pour ne parler que des secteurs austro-hongrois. Mais, ici encore, les opérations diffèrent à bien des égards de celles d'occident. Les déplacements de la ligne de combat se traduisent par des gains et des

pertes de kilomètres de terrain, alors qu'ailleurs on parle de mètres, ou tout au plus de centaines de mètres.

Tranchées. — Les types en sont aussi variés que la nature du sol. En général, profils enterrés de deux mètres environ, tracé sinueux, pare-éclats en madriers recouverts d'un mètre de terre. Dans les régions sablonneuses de la Pologne russe, les ouvrages offrent une beaucoup moins grande résistance et demandent un entretien double — les sacs de sable constituent le seul revêtement possible; le bois, abondant dans certaines régions, est aussi largement employé. Pas de niches dans les talus extérieurs, mais des abris, pour huit à dix hommes en contre-bas du sol de la tranchée.

Sur le Pruth, de fréquentes inondations constituent de redoutables obstacles naturels. Sur le Styr, deux lignes de positions ; la plus forte est la plus rapprochée de l'ennemi.

Obstacles d'approche : l'assaillant rencontre d'abord un champ de mines de 20 à 40 m., puis des trous de loup avec pieux, séparés du réseau de fils de fer barbelés par une barrière en treillis métallique de 1 m. 50 de haut. Les fils de fer barbelés partent du pied des piquets. On trouve ensuite un deuxième réseau très serré de fils de fer très rapprochés du sol (piquets de 20 à 30 cm.) ; des grenades à main sont placées sur le sol, munies d'une ficelle à nœud coulant ; le pied se prend dans la corde et l'effort fait par l'homme pour se dégager détermine l'explosion. Puis vient un glacis de 20 à 30 m. et enfin la tranchée.

Toutes les ouvertures pour la circulation des patrouilles sont fermées avec des chevaux de frise. On en fait un usage de plus en plus fréquent. Quand l'artillerie ennemie a bouleversé les obstacles, on jette en avant des chevaux de frise de l'intérieur des tranchées.

Mesures de sûreté. — 1° Chaque compagnie pousse en avant une grand-garde : un officier ou cadet (aspirant) et vingt hommes, à 800-1200 pas. On la relève chaque nuit ; elles sont reliées par le téléphone avec le chef de compagnie et communiquent entre elles par des patrouilles continuelles.

2° Chaque compagnie a un à deux postes d'écoute à 400-500 m. en avant : un sous-officier et deux à quatre hommes.

Ils ne cherchent pas à se couvrir, mais sont masqués, on les retire pendant le jour.

Dans l'armée allemande du général von Bothmer, sur le Sereth, chaque section envoie en avant un poste de sous-officier de huit hommes, ce qui fait trois postes par compagnie.

Observations relatives au combat de Nowo-Aleksiniec (26 et 27 septembre 1915). — Le bourg de Nowo-Aleksiniec se trouve à la frontière de Galicie, à 30 km. au nord de Tarnopol.

Le front du corps d'armée austro-hongrois chargé de l'attaque du saillant de Nowo-Aleksiniec était de 4 km environ.

Le fractionnement s'est fait à couvert, le déploiement de même, derrière une ligne de hauteurs boisées — dans un silence complet. Les troupes restaient invisibles, aucune patrouille, aucun homme ne dépassait les lisières de forêts.

L'affaire débuta par un violent feu d'artillerie ; les batteries autrichiennes tiraient sur l'infanterie ennemie. Pas de duel d'artillerie. Cette préparation par le feu dura trente minutes environ. Puis un silence absolu lui succéda.

A 3 h. 40 du soir, l'infanterie austro-hongroise sortit brusquement de ses couverts, en longues lignes de tirailleurs et progressa par bonds dans la plaine légèrement ondulée de 2-3 km. de large.

Les bonds se faisaient par sections et par compagnies entières, au pas ordinaire.

L'infanterie et les mitrailleuses de l'assaillant ouvrirent le feu à 1000 m. de l'ennemi. Les tirailleurs étaient peu visibles dans le terrain. Le mouvement en avant était continu, malgré le feu de l'artillerie russe qui balayait surtout l'espace où s'avançaient les réserves. Celles-ci suivaient déployées en plusieurs lignes à 300-500 m. de distance les unes des autres, en profitant des vagues du terrain pour s'abriter et reprendre souffle.

Il y eut des accalmies pendant lesquelles régnait un silence impressionnant. On percevait alors une canonnade lointaine venant du sud, du côté de Tarnopol. Le feu de l'artillerie reprenait par rafales ; plusieurs villages étaient en flammes au fond de la plaine.

A 5 h. 30 du soir, l'avant-ligne atteignit le premier fossé russe, on entendait les hourras et, à l'aide des jumelles, on

voyait les défenseurs lever les bras ; la ligne bleue les dépassa et atteignit le deuxième fossé.

A 6 heures du soir l'affaire était terminée, le silence se fit peu à peu, interrompu par de courtes fusillades. L'artillerie de l'attaque cessa de tirer, ne pouvant plus soutenir son infanterie sans risquer de lui causer des pertes ; mais aucune batterie ne se porta en avant.

De l'emplacement où se trouvait l'état-major de corps d'armée, on pouvait suivre toutes les phases du combat. Le téléphone de campagne a fonctionné régulièrement, reliant le corps d'armée au commandant de l'artillerie en arrière et aux divisions voisines. La communication téléphonique avec les divisions de première ligne a été interrompue sitôt le mouvement en avant déclanché.

Cette action avait crevé la ligne russe sur un front de 3 à 4 km. Nowo-Aleksiniec était évacué par l'ennemi, mais un retour offensif était à craindre. Elle n'était qu'un épisode de la contre-offensive russe sur la Strypa et le Sereth, après la chute de Dubno et de la ligne de l'Ikwa forcée vers le 8-9 septembre, par les Austro-Hongrois. C'est pour échapper à l'enveloppement qui les menaçait du nord, de l'ouest et du sud que les Russes tentèrent un effort violent contre les têtes de pont de Tarnopol et de Trembowla, à la fin de septembre 1915.

Le soldat russe. — A en juger par les nombreux camps de prisonniers que j'ai eu l'occasion de visiter, le soldat russe est docile, respectueux, discipliné. Il conserve en captivité son apparence militaire, rend les honneurs avec exactitude et exécute ponctuellement les ordres. Mais il est apathique et insouciant, les circonstances extérieures ont peu d'influence sur lui. Il se démoralise difficilement, mais manque d'élan et d'enthousiasme.

A la fin de 1915, l'infanterie paraissait avoir diminué de qualité. Elle était très dépourvue de cadres subalternes (un à deux officiers par compagnies). L'instruction des réservistes était insuffisante parce que le personnel-instructeur faisait défaut. Les ressources inépuisables en hommes ne compensaient pas la préparation médiocre des nouvelles levées. Le recrutement des sous-officiers nécessaires pour encadrer ces énormes

effectifs est rendu très difficile par la proportion considérable d'illettrés (80%) et par l'inexistence presque complète d'une classe moyenne cultivée.

Ces lignes étaient écrites, lorsque s'est produite la grande offensive russe de juin 1916 qui se continue actuellement avec succès, spécialement en Bukovine, où elle atteint la Zlota Lipa.

Depuis l'automne 1915, la Russie a poursuivi en silence le but qu'elle n'a jamais perdu de vue. Une préparation formidable, une utilisation intelligente des ressources de la nation ont amené un résultat qui surprend et déconcerte des adversaires habitués à considérer les Russes comme incapables d'une reprise sérieuse d'offensive. Reverrons-nous les Russes dans les Carpathes, la Galicie reconquise, la Hongrie menacée ? Les Austro-Hongrois pourront-ils alors refaire l'effort de 1915 et repousser l'ennemi hors de leurs frontières ? La guerre nous ménage encore bien des surprises.

Une grande bataille se livre actuellement autour de *Kowel*. J'étais à Kowel en octobre 1915. C'est un village, malgré ses 30 000 habitants. Les maisons sont des huttes, les rues des fondrières, le pays est d'une tristesse indicible, plat et aride, sans cultures et sans forêts ; la population est misérable, rongée par les fièvres des grands marais. Mais Kowel est une station d'étapes et un nœud de chemins de fer important ; les lignes de Brest-Litowsk à Rowno, de Lublin à Kiew, de Lemberg par Wladimir-Wolnynsk s'y croisent. Le plus grand bâtiment de la localité est une monumentale caserne de cosaques, occupée par de la cavalerie austro-polonaise puis transformée en hôpital.

L'automne dernier Kowel était presque désert. Les habitants avaient été en grande partie emmenés par les Russes dans leur retraite, d'autres s'étaient enfuis et se cachaient dans les bois. Il ne restait que deux à trois mille juifs, à part la garnison austro-allemande et les troupes de passage. La gare était entièrement détruite ; le génie autrichien avait déjà reconstruit les ponts de la Turija et remis en état les lignes ; la circulation était rétablie non seulement avec Lublin et Lemberg, mais avec Lusk, ce qui représente un travail difficile, si l'on songe que l'écartement des rails russes est plus fort que dans le reste de

l'Europe. Il avait fallu transformer plusieurs centaines de kilomètres pour permettre au matériel autrichien de rouler, les Russes ayant détruit ou emmené toutes leurs locomotives et leurs wagons. La circulation sur ces lignes était très active : transports de troupes, trains de permissionnaires regagnant leurs unités, évacuations et interminables convois de prisonniers russes acheminés vers l'intérieur.

Invités au mess des officiers, mon camarade suisse, un officier suédois et moi, nous eûmes l'occasion d'entendre parler avec beaucoup d'éloges de l'armée russe et surtout des Cosaques. Ils savent profiter du terrain avec une grande habileté. Les patrouilles sont d'une hardiesse surprenante et ont un flair merveilleux, relevant les traces de l'ennemi sur le sol, comme des Indiens. Les reconnaissances, de la force d'une sotnia, attaquent hardiment, dès que l'occasion se présente, les détachements isolés, les colonnes du train, et pénètrent jusque dans la zone des étapes où ils mettent le feu aux magasins et aux villages.

A la fin de septembre 1915, des rencontres de masses importantes de cavalerie eurent lieu à Kolki sur le Styr. Des divisions entières s'y attaquèrent, ce furent des charges épiques, comme au temps de Murat et de Lasalle. Le commandant d'un régiment de hussards hongrois avec lequel nous avons fait route pendant deux jours, en parlait avec enthousiasme. Il ne cachait pas son admiration pour la grande mobilité de la cavalerie russe ; après la charge, chaque homme galope pour son compte vers un point de ralliement donné d'avance, et les escadrons se reforment en un clin d'œil sous la protection des batteries à cheval.

Pour le combat à pied, les Cosaques peuvent mettre en ligne le 90% de leurs carabines, grâce au dressage spécial des chevaux qui restent docilement en place sous la garde de quelques hommes. Ces chevaux sont laids, osseux, le poil grossier, les reins courts, la croupe fuyante ; au repos, ils paraissent sans tempérament ; en mouvement ils sont transfigurés par leurs belles allures. Leur endurance est extraordinaire.

Les rapports entre officiers autrichiens et leurs camarades russes prisonniers sont courtois. Comme nous passions en gare

de Krasnik, un capitaine d'infanterie autrichien, grièvement blessé était couché sur un brancard. Il paraissait souffrir beaucoup. A ce moment débarquait un convoi de prisonniers. Quelques officiers russes saluèrent respectueusement le blessé, l'un d'eux courut à lui, se mit à genoux, l'entourant de ses bras, lui pressant les mains, tandis qu'un autre lui apportait à boire. Leur émotion était visible ; autour d'eux tout le monde faisait silence. L'Autrichien, trop faible pour parler, remerciait du regard. Renseignements pris, ces Russes avaient reconnu dans ce blessé, l'adversaire auquel ils s'étaient rendus quelques semaines auparavant, épuisés, mourant de soif et qui les avait traités humainement, en camarades. Le hasard venait de les remettre en présence; ils cherchaient à payer leur dette de reconnaissance.

L'*armement* des Russes était, en automne 1915, très inférieur à ce qu'il avait été au début de l'offensive de 1914. Les formations nouvelles d'infanterie étaient armées de fusils Winchester, et même du vieux Berdan à un coup. Le ravitaillement en munitions par les Etats-Unis commençait ; parmi les masses énormes de munitions abandonnées sur les champs de bataille, il y en avait beaucoup de provenance américaine.

L'artillerie était inférieure en nombre à celle des Autrichiens et insuffisamment approvisionnée, — les Russes ayant perdu un nombre considérable de canons dans leur retraite. Les pièces lourdes manquaient ; les 150 cm. trouvés à Lusk et à Dubno étaient d'un modèle ancien.

Tout était donc à refaire. Les résultats de ce travail de reconstitution, nous les voyons actuellement sur le front de Galicie.

Przemysl. — Les forts de Przemysl ont été construits vers 1893-1894, sur les plans de notre compatriote, le feld-maréchal-lieutenant de Salis-Soglio, des Grisons. Ils sont éloignés de 10 à 15 km. du centre de la ville.

Ils ont subi un premier bombardement en octobre 1914, à la suite duquel les Russes furent contraints de lever le siège. La deuxième offensive russe, de janvier à mars 1915, se termina par l'investissement complet de la place et la capitulation de l'armée du général Kusmanec. L'occupation russe ne dura

que deux mois et demi ; le 4 juin 1915, les Bavarois du général Kneusel et le 10e corps autrichien reprenaient possession de la ville.

Les forts sont presque complètement détruits. L'œuvre de l'artillerie a été doublée par les destructions opérées par la garnison autrichienne qui, avant de capituler, avait rendu la forteresse inutilisable à l'ennemi.

J'ai visité deux ouvrages, le nº 9 et le nº 10. Le nº 9 a été méthodiquement détruit par un capitaine du génie autrichien. Les Russes n'ont trouvé là qu'un chaos de pierres et de terre. Les casemates sont entièrement obstruées. Des tourelles d'acier du poids de plusieurs tonnes ont été lancées en l'air et se sont profondément incrustées dans le sol du terre-plein en retombant. Tout l'intérieur a l'aspect d'un pierrier. Il faut escalader l'éboulement des blocs énormes de béton pour parvenir au sommet.

Ce fort a été emporté d'assaut par les Bavarois, en juin 1915. Sur le flanc gauche, le mur qui suit le fond du fossé est renversé sur une longueur de cinquante mètres. C'est par cette brèche qu'a pénétré la colonne d'attaque. On peut suivre sa marche d'approche, à travers la zone d'obstacles, du côté de l'ouest. Sur le large chemin parcouru par l'assaillant, les forêts sont couchées comme par la tempête.

Le fort nº 10 près de Dunkowizki présente le même aspect chaotique. Tout autour, des forêts de pins ravagés par l'artillerie, le sol jonché de débris d'armes et d'uniformes, de fourgons renversés, d'objets d'équipement. Près du « tambour de gorge » 300 Russes sont enterrés dans l'entonnoir d'un projectile de 420. A l'intérieur, les casemates sont désertes et silencieuses, éclairées par la lumière diffuse qui tombe des plafonds effondrés. Les réfectoires, les escaliers qui grimpent aux coupoles, les corridors sont encombrés de gravats, de fers tordus, de plaques de tôle déchirées comme du papier. Un obus de 420 a pénétré comme dans du beurre, à travers un bétonnage de deux mètres d'épaisseur, recouvert de plusieurs mètres de terre, jusqu'à l'intérieur d'une casemate. Tout y est pulvérisé.

Du sommet du talus, on voit les obstacles d'approche de l'autre côté du fossé large de 30 m. La contrescarpe s'est effon-

drée par places. Il faut marcher avec précaution, à cause des grenades à main non explosées, cachées dans l'herbe. Toutes les forêts ont été abattues dans un rayon de plusieurs kilomètres pour dégager le champ de tir.

Une fois maître de la place, les Russes ont essayé de remettre en état ces ouvrages. Ils ont élevé des palissades faites de troncs d'arbres épais, pour soutenir la terre éboulée et boucher les trous causés par l'explosion des mines. Ces pieux ont été couchés comme des fêtus de paille par la poussée des blocs de béton.

A l'aide des jumelles, on découvre des croix partout, semées sur les pentes, à la lisière des forêts, le long des chemins.

Przemysl a subi trois sièges en une année ; cette malheureuse ville est peut-être à la veille d'un quatrième siège.

La Galicie a énormément souffert de la guerre. J'ai traversé ce pays en tous sens sitôt après son évacuation par les Russes. Rien ne peut donner une idée d'une pareille dévastation. J'avais vu la Belgique et le nord de la France quelques temps auparavant; l'état de la Galicie est dix fois pire : il n'y reste *rien*, rien que d'innombrables croix de bois sur d'innombrables champs de bataille. La destruction s'y est faite sur une beaucoup plus vaste échelle qu'en Belgique où des provinces entières n'ont pas souffert. Dans leur retraite, les Russes ont fait le vide derrière eux, ils n'ont rien laissé debout ; voies ferrées, lignes télégraphiques, récoltes, machines agricoles, moulins, fabriques, villages. La population a été évacuée de force à l'intérieur de la Russie, ceux qui ont pu échapper à la déportation se sont réfugiés en Hongrie. Sur une étendue de 300 km. je n'ai pas vu un seul village épargné. Seules, quelques églises ruthènes, élevées avant la guerre avec de l'argent russe, dressent leurs trois coupoles blanches au-dessus des ruines.

Le plus étrange, c'est que les Russes ont appliqué ce même procédé dans leur propre pays ; la Wolhynie a subi le même sort.

Ces contrées sont devenues des déserts ; les Polonais de Galicie ont gardé un fort mauvais souvenir de l'occupation russe de 1914-1915, il ne faut pas s'étonner s'ils ont accueilli avec enthousiasme les armées austro-hongroises de Böhm-

Ermolli et de Puhallo. C'était pour eux la délivrance. Il n'y a aucun doute sur ce point ; les Russes se sont aliéné les sympathies des Galiciens. La terreur a engendré la haine. On m'a assuré qu'il aurait pu en être autrement si l'envahisseur avait su s'y prendre. Nicolas Nicolaiewich n'a pas voulu le comprendre.

Au moment où nous allions rejoindre la 2e division de cavalerie austro-hongroise, sur le Styr, une dépêche du grand quartier général nous rappela de Kowel pour nous envoyer en Serbie.

(*A suivre.*) V.